

ornements, j'ai dû tout emprunter. Le pillage terminé, la troupe s'est mise en route pour Long-Chouy-Tchen. C'était la voie douloureuse qui commençait. Jamais je n'oublierai cette nuit du 3 au 4 juillet ; toutes les injures et les sales malédictions de la langue chinoise, si riche en locutions de ce genre, me furent prodiguées. La population des campagnes s'était portée sur la route et joignait ses injures et ses sarcasmes aux injures et aux sarcasmes de mes persécuteurs. Il n'y avait pas assez de supplices assez cruels pour un criminel comme moi : on devait me hacher en menus morceaux, me brûler à petit feu, me crucifier, me faire subir le supplice des cent plaies ; tout le monde se mettait l'esprit à la torture pour inventer le supplice le plus long, le plus douloureux. J'entendais toutes leurs paroles et, chemin faisant, je m'excitais à la contrition, priant Dieu de me pardonner mes offenses et offrant ma vie pour le salut de mes chrétiens et la conversion de infidèles. Ce voyage était vraiment la montée du Calvaire. Blessé, couvert de sang, presque nu, j'étais exposé à tous les affronts, à toutes les injures, il ne me restait plus qu'à porter l'instrument de mon supplice pour avoir la ressemblance complète avec mon Maître, le divin crucifié.

Nous arrivâmes à San-Ky-Tchen au point du jour. C'était jour de marché ; la foule aussitôt se précipita vers moi pour me contempler. Yu-Man-Tzé, ivre de joie, disait : « Le voici cet Européen, nous le tenons et il ne nous échappera plus ». Et la foule de s'écrier toute d'une seule voix : « Tuez-le, massacrez-le. C'est l'ennemi de la religion, le destructeur de nos idoles. S'il reste dans la région, il ne restera bientôt plus un seul adepte de notre *Grande Religion* (Ta Kiao) ». Ces paroles me firent du bien. Je n'étais donc pas arrêté pour mon seul titre d'Européen ; ce que l'on voyait en moi, ce que l'on détestait, c'était le propagateur de la Religion chrétienne, cette foule le criait à haute voix.

J'étais fatigué et le besoin de fumer, mauvaise habitude contractée en Chine, se faisait vivement sentir. Je demandai une pipe. Yu-Man-Tzé me fit aussitôt délier et me prêta la sienne. C'était, je l'avoue, la première fois que je fumais dans la pipe d'un coquin. Plus tard, quand il fut devenu *Grand Homme*, les chefs de la franc-maçonnerie lui offrirent une magnifique pipe d'honneur ; il ne prêtait cette pipe qu'à moi, personne autre, même ses parents, n'avait le droit d'y fumer et même d'y toucher !

A San-Ky-Tchin, le Yu Man-Tzé me dicta ses conditions de paix, conditions inacceptables et qui devaient être rejetées ; il traitait d'égal à égal avec les plus grands mandarins. — Les lettres écrites et envoyées, on se remit en marche. Je refusai d'aller à pied, on dut m'apporter une chaise et je restai alors plus de deux heures, tête nue, sous un soleil de feu. Je croyais devoir mourir d'insolation, je n'éprouvais pas même le moindre mal de tête. Toute la municipalité de l'endroit s'était fait un devoir de féliciter Yu-Man-Tzé de son brillant succès et de m'insulter basement. — Aujourd'hui les rôles sont changés ; ils n'ont plus d'assez bonnes paroles pour me féliciter et assez de malédictions à l'adresse de Yu-Man-Tzé. O hypocrites !

Il était bien deux heures de l'après-midi, lorsque nous arri-